



Nous sommes ici arrivés à cette idée de quatre domaines machiniques :

- Les machines d’appropriation existentielle, machines binaires de syntagmatique existentielle qui affirment une simple persistance et dont la question est toujours quelque part celle de la réalité de l’existence mais au niveau inqualifiable, au niveau où il n’y a rien à en dire.
- Un autre niveau de consistance est le domaine des machines abstraites qui affirme une transistance se jouant entre les phylum machiniques, les possibles machiniques et les univers.
- Puis deux dimensions processuelles relient cet univers complètement réducteur, binaire qui fait penser au trou noir, à la pulsion de mort et cette zone de différenciation absolue : l’ensemble de tous les possibles dans la prolifération même des possibles. Ces zones sont reliées par un système curseur que j’ai appelé la ligne hylémorphique qui, par son mouvement, actualise la mise en rapport de ces quatre domaines.
- Une zone processuelle machinique est la zone des machines concrètes.
- Une autre zone est celle des significations et des emboîtements sémantiques de tous les systèmes de valeur, de tous les systèmes d’incorporels.

Mais la dernière fois nous avons été amenés à couper cette zone en deux et à dire qu’une partie de cette zone se joue sur une économie énergétique, et une autre partie sur une économie incorporelle. C’est là-dessus que je voudrais revenir et poser simplement quelques questions, j’espère, d’avenir. Une première remarque : pour toute approche schizo-analytique de l’inconscient, il faut opérer une procédure d’anthropomorphisation systématique des représentations que l’on veut faire de l’inconscient ; c’est-à-dire, à partir du moment où l’on se propose une cartographie des formations de l’inconscient qui n’ait pas prétention scientifique, qui ne se veut pas caricature d’un répondant scientifique, on prendra toujours par priorité (c’est une question de méthode) les représentations issues du rêve, de l’art, des sociétés archaïques, etc. En suivant cette inspiration un des éléments que l’on aura toujours à rencontrer comme obstacle, c’est le système des équivalents, et dans tous les domaines (équivalents monétaires, équivalents structuraux dans les rapports de parenté) mais avant tout dans notre domaine les équivalents énergétiques. Nous classerons ces systèmes d’équivalents dans ce que nous appellerons : les appréhensions capitalistiques de ces différents domaines : proposant un équivalent, une réduction, ils sont cependant aussi une fausse déterritorialisation car ils aboutissent toujours à une reterritorialisation des systèmes d’équivalents. Je veux dire par là que la déterritorialisation monétaire ne s’arrête pas à une déterritorialisation : elle n’aboutit pas à un pur système d’équivalence qui aurait uniquement une portée fonctionnelle. Elle s’est reterritorialisée sur l’or, elle aurait pu se reterritorialiser sur des monnaies fiduciaires ou sur des monnaies extrêmement abstraites mais elle se reterritorialise bel et bien sur les formations de pouvoir qui incarnent ce système d’équivalent.

Je laisse maintenant cela de côté pour dire simplement que dans notre cartographie schizo-analytique de l’inconscient, nous ne partirons jamais d’une notion générale d’un équivalent général comme la libido. De même, pour un autre mode d’abord, nous ne partirons jamais d’un équivalent général qui serait celui d’une énergie, et Dieu sait laquelle ! qui se jouerait par exemple dans les différents systèmes.

Au contraire, nous chercherons à démultiplier les moyens de rendre compte des états et des systèmes de transformation. En particulier, nous reviendrons à une conception en apparence préscientifique

mais qui a été aussi scientifique dans différents registres sémiologiques ; plutôt que de parler de transformation générale, par exemple dans le domaine énergétique, nous chercherons à spécifier ce que sont les effets chimiques par rapport aux effets thermiques. Dans le livre de Prigogyne il y a déjà des distinctions extrêmement importantes : parallèlement au principe général d'équivalence, il y a des spécificités de ces énergies, par exemple dans leur caractère de réversibilité ou de non-réversibilité ; des transformations cinétiques sont – nous disent Prigogyne et Stengers – réversibles idéalement, tandis que des transformations thermiques ou d'autre nature, impliquant une fonction entropique, sont non-réversibles mais essentiellement. L'on pourrait continuer la différenciation des énergies pour les rapporter à des transformations et à des systèmes d'effets spécifiques. On redivisera donc à nouveau les effets magnétiques, électriques, la biologie et tout ce que j'avais appelé la chimie à 37° ainsi que tous les systèmes du développement loin de l'équilibre jusqu'aux systèmes quantiques pour aboutir enfin à cette idée : au bout du compte il y a aussi ces univers, cette sémantique des incorporels et les mondes des machines abstraites qui, bien entendu, sont sans équivalent énergétique. Il n'y a pas de clef générale qui nous rendra compte des systèmes de passage ou plus exactement on dira que s'il n'y a pas d'équivalent, par contre il y a des voies de passage, des voies de métabolisme d'un système à un autre.

Là, toujours dans la même inspiration de *La Nouvelle Alliance*, nous pourrions essayer de reprendre cette notion d'état et de changement d'état. Il faudrait se poser le problème de l'élargissement de cette notion d'état en ce sens que non seulement les états impliquent la prise en compte de bien plus que des systèmes d'équivalence abstraits. Par exemple, la notion d'état dans une fonction d'état comme l'entropie ne prend pas seulement des simples rapports de masses dans un univers à quatre dimensions d'espace-temps, mais prendra des dimensions comme la pression, le volume, la température, la quantité de chaleur, amenant des déterminations d'états, à savoir qu'un corps à une température donnée n'est pas dans le même état qu'un autre corps à une autre température, bien que, par ailleurs, d'un point de vue formel, cinétique, on pourrait imaginer qu'il est pris dans les mêmes systèmes.

D'autres systèmes d'états impliquent non seulement la prise en compte de dimensions thermiques et autres qui complexifient considérablement les modèles cinétiques ; ce sont par exemple les complexions de B. qui aboutissent à une vision probabiliste de la thermo-dynamique. Là il rentre dans les complexions d'agitation moléculaire non seulement trois coordonnées spatio-temporelles, trois paramètres de vitesse, mais aussi une définition probabilitaire de l'état : non seulement on a les dimensions actuelles (celles qui relèvent de l'appropriation existentielle – cette éternelle réponse de soi-même à soi-même, à savoir que quelque chose existe là), non seulement on a les systèmes processuels qui se développent selon des systèmes de machines abstraites, on a les représentations qui peuvent en être faites dans des systèmes soit perceptifs soit d'appréciation théorico-expérimentaux, mais en outre entrent en ligne de compte les possibles, l'ensemble des possibles qui se jouent à travers les systèmes de probabilité.

On voit donc qu'un état n'est pas seulement un état de faits ou alors, si on veut reprendre un glissement à travers les intuitions de M. c'est un état de choses en ce sens où il définissait l'état de choses comme engageant, prenant en compte non seulement l'existence des états de choses actuels, mais aussi l'inexistence impliquée par ces états de choses actuels : la réalité est constituée non seulement par les états de choses présents mais aussi par les systèmes de possibilité et d'impossibilité qui sont attenants à ces états de choses actuels.

On arrive alors à une notion d'état qui nous fait dériver d'objets strictement pris dans des coordonnées d'espace et de temps avec cet espèce de simplisme que cela génère qui est la division du corps et de l'esprit, de l'étendue et de l'esprit. Finalement on va avoir affaire non pas à de l'étendue, du corps et de l'esprit mais à toutes sortes d'esprits, à toutes sortes d'étendues et à toutes sortes de voies de passage différenciées.

Cette notion d'état devrait impliquer quelque chose qui est aussi l'un des thèmes fondamentaux des livres de Prigogine et Stengers, à savoir que la représentation, le protocole technico-expérimental peut aboutir à une incertitude, mais il ne s'agit pas du tout d'une incertitude accidentelle, mais l'état même de faits, l'état de choses participe de ce système de représentation.

Autrement dit, dans ce que je proposerai de cet élargissement de la notion d'état, c'est qu'il n'y a pas de système machinique, soit de machine concrète, soit de machine d'appropriation existentielle, soit de machine de contenu sémantique, soit de machine abstraite qui puisse être appréhendé autrement que dans un rapport d'agencement. (C'est le fameux losange qui est sur mes derniers dessins). Autrement dit, l'état implique nécessairement le point de vue qui est pris sur cet état de choses, qui est opératoire, descriptif à la fois sur le plan d'une expérimentation concrète, descriptive, expérimentale, mais aussi sur la prise en compte des systèmes de possibles.

Cette question devrait lever l'ambiguïté sur le débat qui dure depuis des décennies : Les relations d'incertitude, notamment d'Eisenberg, certaines interprétations de la physique quantique relèvent-elles d'une vision idéaliste de la physique ou d'une vision positiviste ? En effet, là dans cette quadripartition, on voit que pour une part l'agencement constitue un événement qui ajoute quelque chose, qui ajoute un élément de subjectivation, et que, pour une autre part, il prend en compte des éléments d'ordination qui sont tout à fait indépendants du phénomène de subjectivation. C'est-à-dire qu'on a toutes les entrées possibles : les agencements de représentation et de signification qui sont quelque part en dehors des encodages intrinsèques ; un processus d'appropriation existentielle qui lui donne un cachet d'actualité, un cachet d'événementiation nouant quelque part l'agencement ; et les différents systèmes de processus qui peuvent se développer sur les strates.

On arrive donc à cette idée que dans un système d'agencement quel qu'il soit on a toujours affaire à au moins quatre types d'ordination et quatre types de mémoires : une mémoire incarnée comme incarnation existentielle, c'est la mémoire de l'existence, la pure persistance vide, pure persistance de l'être à lui-même ; une mémoire incarnée processuellement, donc dans des rapports énergétiques particuliers, dans des coordonnées spatio-temporelles repérables, avec des systèmes d'attraction d'équilibre, avec une probabilité attestable directement dans un champ donné ; un ordre incarné sémantiquement avec toutes les combinaisons logiques que l'on peut inventer sans pour autant qu'il y ait une logique universelle qui surcode cet univers ; et un ordre, une mémoire du pur possible machinique le plus abstrait.

Ces univers, ces systèmes portent leurs coordonnées comme les escargots portent leur coquille sur le dos :

- système de coordonnées processuelles,
- système de coordonnées selon les différentes logiques,
- production, mutation d'un certain nombre de systèmes sur lesquels nous allons revenir tout à l'heure.

Donc, ce n'est pas l'observateur qui invente l'ordre de référence, ce qui serait une position purement idéaliste – encore qu'il puisse aussi l'inventer –, mais tout en étant en même temps en prise sur des processus actualisés, et en outre il peut inventer même l'existence de ces processus. Non seulement ce n'est pas un pur rapport de correspondance comme justement le tractatus entre le tableau et l'état de choses mais il y a aussi possibilité de création purement et simplement des objets et des références machiniques. Les machines abstraites ne sont pas un ciel transcendant d'idées, elles peuvent être aussi créées, inventées avec tous les paradoxes que j'ai dit sur le fait qu'une fois qu'elles ont été inventées, elles ont été toujours déjà été inventées, et qu'elles se développent à une vitesse infinie, bien au-delà de la vitesse de la lumière. L'existence même peut être inventée. Il y a donc une possibilité de créationnisme sui generis. Dans ce cas là, en prenant ces quatre types d'abord, je crois

qu'on lève toutes les ambiguïtés du schématisme entre le corps, l'esprit et tous les systèmes mécanistes qui sont attenants.

Pour en finir avec les quatre mémoires et les quatre types d'ordination, voici à ce niveau le degré zéro de la mémoire existentielle. Que dit cette mémoire ? — « Je ne me souviens que d'une chose, c'est que j'existe », il n'y a pas d'autres types de contenus : c'est la mémoire sans contenu, ce qui la rend effectivement attenante au vide, à la mort, à la pulsion de mort, au trou noir, etc. On a donc là les flux et les territoires sans mémoire. Puis on a la ligne hylémorphique qui va elle balayer ce champ, traverser donc dans les mémoires négentropiques d'une part, et d'autre part dans les mémoires d'univers incorporels. Et c'est là que l'on va nécessairement devoir compliquer le modèle, car il n'y a pas de mémoires négentropiques homogènes, mais il y en a différentes. La traversée de la ligne hylémorphique se fait dans ces différentes mémoires. De même il n'y a pas *un* univers des incorporels ; il n'y a pas *une* vérité transcendante qui en tant que valeur transcenderait toutes les autres valeurs, valeurs esthétiques... C'est un vieux débat. Il y a autant d'univers de valeur qu'il y a d'univers et l'actualisation hylémorphique fait, permet le passage, la jonction entre ces divers énergétiques et ces divers univers incorporels, avec le passage absolu qui est cette ligne de transistance où la question des énergétiques et la question des incorporels se dissout dans la pure consistance de tous les possibles, à savoir que ce qui paraît l'univers le plus abstrait, le plus fou quelque part ou le plus invraisemblable, à ce niveau de cette ligne-là se conjoint avec le possible le plus concret, avec le machinisme le plus concret.

C'est une thèse absolue. C'est-à-dire que l'on peut prendre, par exemple, les scénarios de science-fiction les plus élaborés et à partir de là imaginer tout ce que devraient être les composantes processuelles pour pouvoir les rendre compatibles. Il faut quelque part – c'est à mon avis une thèse essentielle – postuler une consistance de tous les possibles d'univers et de tous les possibles processuels concrets pour pouvoir ensuite rendre compte de ce que sont effectivement les lignes de passage, les lignes de possibles agentes.

Quatre types d'univers existent donc quelque part dans leurs diverses modalités mais en même temps ils ne sont attestables que dans des agencements – agencements avec les systèmes de point – signes, les systèmes de signifiant, les systèmes de contenu sémique ou signifié et les systèmes de machines abstraites (le point diagrammatique).

Cela permet de métaboliser, de faire tenir ensemble les différentes composantes relevant d'énergétiques et les différents univers incorporels. Donc, un système de quatre types de déterritorialisations : une déterritorialisation vectorisée dans ce sens sur l'ensemble du plan de consistance qui est une déterritorialisation qu'on peut dire d'effets, c'est-à-dire que là on va vers des effets processuels dans la mesure où il y a passage des systèmes sémiotiques, des syntagmatiques existentielles vers des systèmes de points-signes et des machines concrètes : il y a un effet machinique. À l'inverse, dans l'autre sens, il y a une déterritorialisation incorporelle (tout le champ a été balayé). Par contre, cette direction-ci va dans le sens d'une déterritorialisation réductrice, binaire, trou noir, et dans l'autre direction, c'est une déterritorialisation processuelle.

Donc, ces différents types de machinismes qui ont chacun leur mode d'être, leur mode d'hétérogénéité totale, se trouvent en fait articulés par l'agencement qui lui non seulement se développe dans ces quatre directions, mais qui ensuite capte ou ne capte pas, s'associe à telle ou telle des composantes énergétiques et des composantes incorporelles.

Il faudrait, pour essayer de tester, de valider ou d'invalider cette représentation qui nous servira aussi bien pour n'importe quel type d'appréhension des formations de l'inconscient, revoir tout le débat concernant les rapports entre l'information et la négentropie. Pour moi, voilà ce que j'ai compris : le rapport au départ vient de ce que l'on a découvert qu'il y avait même formule de calcul des quantités d'informations qu'avec les relations entre l'entropie et la probabilité thermo-dynamique ; on

retrouvait le même algorithme. Voilà les faits. De cela il y a eu l'inférence de ce que la connaissance et l'information d'un état d'ordre ou de désordre avaient un certain type de rapports. Donc l'information d'un état d'ordre ou de désordre pouvait jouer comme capacité de dégagement du rapport entre flux utile et flux dissipé au point de vue thermo-dynamique.

Sur cela se greffe le débat que j'ai évoqué précédemment, à savoir qu'un Max Brown dit : Mais là à ce niveau on mélange la connaissance des faits mécaniques et une ignorance de détail. C'est-à-dire qu'en fait il y a un déterminisme complet qui joue sur l'ensemble du système mais il se trouve que l'on n'a pas la connaissance de détail, donc finalement ce problème de la connaissance quelque part dans l'absolu se dissipe et n'est qu'une donnée de faits.

Là-dessus il y a un autre type de critique qui m'a aussi semblé intéressante mais dont je ne suis pas capable d'apprécier la validité et je l'ai simplement collectée pour la soumettre ici à la discussion et peut-être à d'autres travaux à venir, c'est la position de (...) : il critique l'idée qu'il y a une convertibilité entre la connaissance et la négentropie (ce qui paraît, dit ainsi, tout à fait de bon sens) et notamment il se moque de (...) en disant qu'il tente de faire un mariage entre des termes qui sont complètement hétérogènes. À priori, c'est aussi ma position : on ne voit pas exactement en quoi la problématique par exemple de la connaissance du nombre de molécules excitées dans un cylindre divisé en deux (c'est toujours la même expérience théorique qu'ils donnent) a un effet énergétique ? Effectivement, si l'on regroupe des molécules excitées, cela peut avoir un effet énergétique. C'est à peu près comme si dans une population paisible comme en Suisse, on concentrait des éléments excités, par exemple un groupe d'autonomes à Zurich, ça casse les carreaux ! C'est un bon exemple à mon avis. Mais alors il faut avoir une connaissance : savoir quels sont ces éléments excités pour que cela fasse cet effet, même s'il y a un système d'entropie où tout le monde s'en moque, où personne n'est décidé. Le fait d'avoir cette connaissance n'implique en rien qu'il y ait eu cette appropriation existentielle, à savoir qu'ils aient été mis en effet d'exister ensemble, d'être pris dans une relation d'appartenance et dans un système processuel : avoir un effet loin de l'équilibre, loin de l'entropie générale. Ce ne sont plus tout à fait des Suisses, mais ce sont des autonomes suisses ou des suisses autonomes et cela a des conséquences. Donc il y a là déjà une sorte de monstruosité incroyable. Je suppose que ce problème a été vu par tout le monde mais je le dis naïvement : cela m'étonne que l'on continue d'assimiler la problématique de l'information et la négentropie parce que si c'est vraiment les chiens et les chats, les torchons et les serviettes, alors dans ce cas, c'est bien : que l'on sache que l'on est bien dans des représentations comme celles que je disais, c'est-à-dire tout à fait anthropomorphiques.

J'avais signalé un dernier argument à M. mais il m'a dit que c'était tout à fait insuffisant ; c'est un argument que j'ai trouvé chez T. Il disait la chose suivante : l'entropie met en jeu dans ses paramètres la représentation des molécules dans l'espace mais aussi les niveaux d'énergie. En fin de compte, le seul argument pertinent pour apprécier la variation d'entropie, ce ne sont pas des répartitions de molécules dans l'espace, mais c'est leur niveau d'énergie. Dans ces conditions, il n'y a aucune difficulté à considérer qu'un état d'équilibre correspond en effet à un désordre maximum mais ouvre la possibilité au développement de situations singulières locales qui peuvent, dit-il, si on reprend notre terminologie, se développer loin de l'équilibre.

M. – Toute l'histoire en fin de compte, c'est que pour les gens qui, par exemple, sont les tenants d'une dynamique loin de l'équilibre, il faut aller hors de l'équilibre pour que se crée un nouvel ordre. Lui parle de structures cristallisées... cas spécifique. Au niveau de la négentropie, je propose, qu'après des lectures sur le sujet, on en parle une prochaine fois...

F. – Je pose cette question-là car c'est important pour moi : doit-on maintenir l'idée qu'il y a deux types de fonctionnements : un fonctionnement d'état qui correspond en effet à des énergétiques

sémiotiques avec des petites énergies et avec des sémiotiques totalement incorporelles et avec les voies de passage que cela implique. Alors il va de soi que l'information – pas l'information mais ce qui est à englober et simplifier dans l'information serait en effet tout à fait différente, ne serait pas du même monde que les rapports énergétiques pris dans des coordonnées spatio-temporelles. C'est simplement pour cela que je dis qu'il faut revoir cette question.

M. – Il y a quelque chose que tu sautes rapidement, c'est que l'entropie a été amenée comme critique de l'énergie. Bateson, par exemple, ne parle d'entropie que pour critiquer ceux qui parlent d'énergie.

F. – Lacan a fait la même chose, je te le fais remarquer : il a critiqué la libido de Freud pour dire que ce n'était pas du tout comme cela, que ce n'était en réalité que du signifiant. Mais le résultat – j'ai essayé de le démontrer la dernière fois, textes en main – c'est d'avoir bel et bien gardé la notion d'équivalent général libidinal et il en va de même, je suppose, avec tous les systémistes qui vont faire maintes critiques mais qui vont garder cette idée qu'il y a une énergie (quoi ? laquelle ? où ? comment ?) qui traverserait les différents niveaux. Alors on a beau sophistiquer le modèle autant que l'on veut, on est toujours sur le même terrain de l'équivalent généralisé.

Un autre problème pour quelqu'un qui est un spécialiste de la logique : dans le modèle que je propose, cet univers de syntagmatique pourrait dans le domaine de la logique (signe d'appartenance logique) être considéré comme ce qui est élément de. Sans aucun autre type de qualification. Tandis que cette dimension-là pourrait être celle de l'inclusion logique, notamment qui permet dans la théorie des ensembles de faire traverser les individualités, de faire des systèmes d'inclusion qui ne coïncident pas avec des systèmes complètement déterminés dans des coordonnées spatio-temporelles. Dans cette dimension-là, il faudrait envisager ce qu'on pourrait appeler les validations objectives ou les validations probabilistes. Là aussi c'est un vieux débat. Tandis que, à ce niveau là on parlera simplement de la vérité d'agencement. En arrivant à Londres, il est très possible que vous voyiez à la suite trente rousses. Probabilité. Ce sera une certaine tractation de quelque chose. Il y aura loi disant qu'il y a beaucoup de rousses mais cela n'ira pas dire pour autant que toutes les anglaises sont rousses. Les différentes conceptions, soit de vérité par correspondance, soit de vérité au niveau du système de représentation, soit de vérité pragmatique, disons les différentes théories de la vérité quelque part doivent être conjointes puisqu'il n'y a de vérité que d'agencement. Il n'y a pas d'universalité au niveau du texte, il n'y a pas d'universalité aussi bien pragmatique que sémantique et que syntaxique, mais il y a le fait que, un système d'agencement étant donné, il est porteur de ses coordonnées, de ses systèmes de validation statistique et de consistance abstraite. Voilà un sujet qui n'est pas rien.

Maintenant une autre question qui concerne plus spécialement ce losange. Il s'agit de voir comment, alors qu'on a divisé les différents domaines, on va les faire travailler ensemble dans ce noyau d'agencement. Si l'on garde bien cette division : domaine énergétique/domaine incorporel, les systèmes de passage seront que des systèmes joueront sur les deux registres. Par exemple, on pourra parler de rapports énergétiques au sein de la matière signalétique (dépôts d'énergie narratifs). C'est plus une métaphore à ce moment-là, on peut considérer en effet que dans un système matériel un système de signalisation joue un rôle de déclencheur. Par exemple, quand tu vois un film, il y a toute une énergétique de la perception, toute une cinétique, etc. On peut se poser le problème d'une énergétique des perceptions, mais aussi au niveau d'une cinétique cinématique mentale, il y a tout lieu de penser qu'il y a des déplacements énergétiques qui peuvent être tout à fait de micro-énergie. Et cela devient très intéressant de voir ce que sont les interventions, ce que sont les phénomènes de saturation, ce que sont les matières d'expression propres à ces différentes énergétiques sémiotiques. C'est quelque chose que l'on risque de totalement passer sous la table avec une théorie générale du signifiant, en disant : mais nous on ne parle pas du tout du signe, on parle du signifiant ! Donc, on laisse complètement tomber toute la matérialité phonématique, graphématique, etc. Cela devient

alors un champ ouvert. Mais en même temps, comment une matière signalétique va-t-elle jouer comme déclencheur processuel pour une part ? C'est comme si on avait une flèche, comme si on rebondissait sur un agencement et qu'on dérivait dans deux directions : là il y a une catalyse processuelle une petite énergie sémiotique déclenche un effet qui peut être alors un effet processuel très complet. Une petite énergie sémiotique à ce moment-là, ce peut être un effet perceptif, un effet figure/fond, voir apparaître un danger-accident et du coup ça déclenche le pied, quelque chose qui est un processus dans des rapports énergétiques infiniment plus importants. Mais ce même effet, un peu comme une particule qui heurte quelque chose, déclenche un effet incorporel. Ce serait donc un des thèmes : comment un procès de concaténation sémiotique existentielle déclenche une catalyse énergétique là, et une catalyse formelle ici. Et comment, au terme du processus énergétique et au terme de la composition des boucles sémantiques, il y a une consistance de ces univers par le système des machines abstraites.

Là encore en parlant je simplifie cette problématique car je fais toujours l'opposition énergétique/incorporel, mais je le répète : il y a autant d'énergétiques que l'on a besoin et autant d'univers que l'on a besoin. Donc, on voit que ce qui est mis en jeu dans cette cinétique sémantique, ce n'est pas une simple collection de possibles (soit des possibles sémantiques, soit des possibles processuels), c'est aussi la consistance de ces possibles au fur et à mesure qu'il y a une actualisation qui ouvre des possibles loin des équilibres stratifiés.

Castoriadis dit des choses intéressantes dans un article de l'Encyclopédie « Sciences modernes et interrogations philosophiques » : il fait remarquer que la catégorie d'information ne peut pas permettre de rendre compte de ce que sont les automates complexes. Pour en rendre compte, il faudrait qu'à côté de la notion d'information, ou à l'intérieur de cette notion, on développe les dimensions de pertinence de l'information, de poids de l'information, de valeur de l'information, de signification du message, etc.

Voilà à peu près le point où j'en suis, car finalement ce qui me semble intéressant c'est d'essayer de développer une instrumentation cartographique qui réponde à deux exigences en apparence contradictoires : complexifier les modèles, refuser tous les systèmes réductionnistes capitalistiques, tous les systèmes d'équivalent qui font complètement décoller de ce qu'est la phénoménologie même des systèmes auxquels on a affaire, mais en même temps être minimaliste. L'exigence est contradictoire. Les exigences maximalistes sont celles de Freud, Lacan, Jung, etc., en ce sens que pour faire leur cartographie de l'inconscient, ils en mettent beaucoup trop et ils imposent, de par leur modèle, une distorsion de la description phénoménologique. C'est beaucoup moins sensible dans les œuvres de début de Freud (*Traumdeutung*, ou *Psychopathologie de la vie quotidienne*) parce qu'effectivement là il amène sa cartographie au fur et à mesure. Mais ensuite, à partir du moment où il y a une cartographie générale (la topique de l'inconscient) et à la limite cosmologique (avec Éros et Thanatos), toutes les formations singulières de l'inconscient rentrent dans des voies quasiment institutionnalisées du point de vue théorique et pratique.

Donc exigence minimaliste : si j'en suis venu là c'est que je ne pouvais pas faire autrement (je m'en serais bien passé) que d'apporter au moins ces quatre dimensions fondamentales de l'inconscient, car sans cette dimension de l'appropriation existentielle on ne comprendra rien en particulier à des choses si évidentes pour soi-même dans le domaine clinique comme la pulsion de mort, tous les systèmes de répétition que l'on a évoqués avec la névrose obsessionnelle, etc. Sans la dimension des machines concrètes on sera totalement coupé des réalités dans lesquelles les gens vivent, car ils sont aussi dans des machines concrètes, matérielles, ils prennent le métro, ils sont dans des familles qui fonctionnent comme des machines et dans des systèmes économiques qui fonctionnent comme des machines concrètes.

Sans le système de l'économie des composantes incorporelles, on ne rend absolument pas compte (...) et de ce qui établit une consistance entre les phylums énergétiquement pris dans des coordonnées spatio-temporelles et des coordonnées historiques irréversibles et des univers qui eux sont

consubstantiels à tout et à n'importe quoi, au futur, au passé, etc. Dans ce registre-là on ne peut pas faire tenir les trois autres dimensions.

Donc je propose cela et je dis que c'est minimaliste. Pourquoi ? C'est qu'à mon avis, dans un processus analytique, en oubliant tout, nécessairement à un moment ou à un autre on risque d'être obligé de prendre de telles catégories d'appui, pour ne pas tomber dans les systèmes réductionnistes. Cela ne sert à rien d'autre. Ce n'est donc pas une définition, une topique alternative aux topiques freudo-lacaniennes. Mais ce sont des points de repère méthodologiques. Si jamais tout en croyant parler avec quelqu'un qui est complètement coincé dans telle ou telle situation ou qui est pris dans tel processus, ou quelqu'un qui enfile des perles sémantiques, arrive un problème de transistance pure, arrivent des machines abstraites qui n'ont rien à voir avec ces différents registres, il faudra alors leur donner priorité, leur donner leur droit d'entrée dans la composition de l'agencement. Dans tel ou tel système, on pourra voir la ligne s'effondrer dans une ligne de décomposition, d'éclatement, de réduction dans cette direction de trou noir, etc. C'est cela que j'appelle une position minimaliste en ce sens que tant qu'on peut s'en passer, on s'en passera, rien de tout cela n'existe. Mais il est possible qu'on en ait absolument besoin pour rendre compte d'une cartographie schizo-analytique. C'est donc sur ce point-là que je voulais conclure.

E. – J'aurai juste une question à poser puisque ton débat tournait largement autour de *La Nouvelle Alliance*. Pourquoi as-tu, spontanément ou pas, privilégié la notion d'état plus que celle d'ordre par fluctuation qui me paraît peut-être beaucoup plus riche au niveau même de ta démarche ?

F. – C'est, je crois, le nerf de la question. Parce que j'ai peur que cet ordre par fluctuation ne soit universalisant d'une autre façon et joue une fonction réductrice, aboutissant à ce que les recherches de toute l'équipe Prigogyne ne finissent à un moment ou à un autre par tourner en rond aussi. Mais ce qui me paraît tout à fait intéressant par contre, c'est la façon dont, dans son domaine propre, Prigogyne a fait la critique historique et épistémologique de la conception d'entropie, en particulier pour montrer comment historiquement les notions énergétistes simples – les notions d'équivalence – ont amené cet enrichissement de la notion d'état. Il faudrait peut-être que quelqu'un examine toutes les implications au niveau de la mécanique quantique, de la physique quantique, notamment avec toutes ces questions de l'observateur, etc. En effet, encore une fois, il s'agit de spécifier ce que sont les matières d'expression telles qu'elles se présentent à un moment donné objectif et telles qu'elles se présentent dans les moments d'agencement, dans les états successifs c'est-à-dire quelque part qui absorbent les composantes introduites par l'agencement. Et aujourd'hui dans la physique, on nous parle de particules qui n'ont jamais existé ailleurs que dans l'agencement technico-expérimental qui les produit. Après on dira : mais si elles ont été produites, il fallait bien qu'elles existent quelque part. Oui, où ? Précisément dans ce registre d'une affirmation de la consistance de tous les possibles actuels et virtuels. Donc, c'est toujours cette même préoccupation : j'ai peur que cette notion d'ordre par fluctuation soit une notion impérialiste, alors qu'il me semble beaucoup plus important de toujours réintroduire les singularités telles qu'elles apparaissent à un moment comme mutation d'état, compte tenu de ce que dans ces états il y a un facteur historique. Toujours cette notion d'histoire affleure dans les textes de Prigogyne et Stengers... sauf qu'ils ne parlent jamais vraiment de l'histoire, ils évoquent l'irruption de l'histoire dans ces processus. Or aujourd'hui aussi bien dans l'ordre de la physique que dans l'ordre de l'engineering biologique, enfin dans tous les domaines – révolution informatique et autres – on voit qu'il y a production de composantes qui modifient totalement les états existants.

M. – Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans ton compte-rendu. Tout d'abord, les changements d'états ne se font pas automatiquement par bifurcation : tantôt ils se passent d'une manière graduelle classique, tantôt ils sont par bifurcation. Ce qui est intéressant c'est que quand un état change abruptement, la fluctuation qui va s'amplifier est complètement imprévisible. Ce qui est intéressant, c'est qu'un Bateson qui ne connaissait rien aux travaux de Prigogyne dise aussi la même

chose apparemment en parlant d'autres situations où l'on peut prévoir à l'avance un événement, mais pas exactement comment il se déroulera. Et parmi les travaux du groupe Prigogyne D. a repris les travaux de G. sur les termites : les termites transportent de petites parcelles de terre avec eux qu'ils déposent au fur et à mesure. Dès lors une termitière va se construire par des piliers qui, à un moment donné, vont être unis entre eux et c'est à ce moment-là que les termites bouchent cet arc qui formera le début de la termitière. D. pense que les termites déposent au hasard les petites boulettes de terre et par exemple, il y aura tantôt ici, tantôt là une boulette, trois boulettes, deux boulettes, une boulette. Imaginons le chiffre 4 : à 4 l'hormone dont est imprégnée la boulette par le termite devient assez importante pour que ce soit là et pas ailleurs qu'aillent les termites. On peut prévoir à l'avance qu'il y aura un pilier, on ne sait pas où il se situera : il se situera là où par hasard 4 boulettes se sont accumulées. Je donne cet exemple simple où l'on sait qu'il y aura un pilier mais on ne sait pas où il sera. Un autre exemple beaucoup plus sophistiqué montre ceci : alors que dans les théories thermodynamiques à l'équilibre les fluctuations frappent à la porte des normes, on leur dit : porte fermée, retournez d'où vous venez, dans des situations à l'écart de l'équilibre une fluctuation dont on ne sait pas à l'avance laquelle ce sera brusquement peut s'amplifier. Amplification en général positive, mais pas forcément, elle peut aussi être liée à un phénomène assez complexe de différentes rétroactions négatives mais qui sont créées par le cycle. Dans ce contexte précis par exemple, l'amplification peut être prévue à l'avance (système loin de l'équilibre) mais on ne peut pas prévoir quelle sera la fluctuation qui va s'amplifier. Ce qui est intéressant là, c'est cette approche sur le singulier, sur l'imprévisible, ou sur ce qui ne peut pas être ramené en termes de déterminisme. T. dit à Prigogyne qu'il ramène la science au Moyen-Âge, qu'il réintroduit le hasard.

F. – Tout ce que tu dis là me semble parfaitement valable dans ce registre-là. C'est qu'il y a effectivement l'ordre des flux : les flux de matière sémiotique, les N. flux énergétiques possibles qui vont dans cette direction des singularités vers les phylum machiniques et qui articulent des machines concrètes à un certain niveau d'actualisation. Mais il n'y a pas que l'ordre par fluctuation, c'est ce que j'essayais de dire précédemment. Il y a aussi l'ordre par univers qui n'est pas un ordre par flux : c'est un ordre qui ne connaît pas les coordonnées spatio-temporelles, qui ne connaît pas les dimensions énergétiques, c'est un ordre qui est avant, après, partout et nulle part. Cette qualité d'univers soit que tu la considères au niveau de l'univers, soit que tu la considères au niveau du territoire vide – la pure existence du territoire comme territoire – avec toutes les graduations dans ce sens-là dans l'ordre de la différenciation et toutes les articulations dans ce sens-là dans l'ordre de la mise en œuvre, la mise en rapport de machines concrètes, c'est quelque chose qui compte. Et je ne vois pas du tout comment dans le système d'ordre par fluctuation tu pourras introduire le fait qu'un beau jour, par exemple, dans l'histoire concrètement, non seulement on a inventé un nouveau type de flux de signes pour écrire la musique, de rythmes qui s'articulent, de matière sonore, matière instrumentale, matière vocale pour faire un autre univers musical. Là il y a un cap total parce que c'est une mutation brusque.

E. – Je comprends très bien ta protestation. Je pense en particulier au dernier livre de Serres qui tombe tout à fait dans ce travers que tu enregistres, à savoir que le concept d'ordre par fluctuation devienne une nouvelle catégorie universaliste, une espèce de concept fourre-tout qui explique tout et n'importe quoi. Sur ce, la question que je me pose et c'est peut-être une interprétation très hétérodoxe, ça l'est sûrement, c'est de savoir si on ne peut pas faire travailler ce concept d'ordre par fluctuation en tant que catégorie qui nous permette peut-être de mieux saisir le problème des composantes de passage, par exemple entre énergétique sémiotique et énergétique des incorporels. On sort alors complètement du champ de Prigogyne : on expérimente un concept, on le fait fonctionner autrement, mais il me semble que ce serait peut-être plus intéressant, et en tous cas plus riche, que d'expulser purement et simplement ce concept à cause du risque dont tu parles.

F. – Je ne l'expulse pas du tout, je le localise. Là il y a les processus près de l'équilibre ; ils sont totalement dans l'équilibre au niveau des flux ; il n'y a rien à en dire, c'est la singularité pure. Ils se montrent comme processus dans certains rapports stratifiés à l'équilibre, puis ils prolifèrent jusqu'à un éloignement total de l'équilibre puisque c'est l'ensemble des possibles qui se trouve collecté. Cette « processuelle » des flux, du pur flux et du pur phylum, avec toutes les actualisations processuelles jamais ne rendra compte d'un certain nombre d'autres catégories. À savoir la conscience vide existentielle, ce que j'ai appelé l'appropriation existentielle, la sémiotique existentielle. On ne voit pas, par exemple, comment tu vas faire sortir le cogito ou l'être à soi, l'être pour soi d'un processus, c'est totalement absurde.

Tu as une prolifération des logiques qui ne correspondent absolument pas à des systèmes processuels du type des fluctuations, tu as tous les imaginaires qui peuvent se développer, tu as ensuite les mutations d'univers comme telles, c'est-à-dire que tu as des univers qui répondent à des systèmes de coordonnées mais ce ne sont pas des coordonnées spatio-temporelles. Tu peux avoir autant d'engendrement, autant de carrefours que tu veux, mais tu as bel et bien une mutation d'univers à un moment. La mutation d'univers, c'est le surgissement du vivant quelque part comme nouvelle catégorie, ce que j'appelle la chimie à 37°, ce sont les univers de valeurs esthétiques, etc. Comment veux-tu les articuler avec ces fluctuations ?

M. – Je suis d'accord : toute théorie qui devient une théorie dans laquelle on intègre des éléments différents risque de devenir impérialiste et elle crée sa propre tombe, toute théorie, y compris la théorie des fluctuations, qui veut tout expliquer se condamne. Toute théorie n'est qu'un outil.

Reprenons les travaux de (...) Il a une idée sur les évolutions ponctuées, sur le fait qu'à un moment donné d'une mutation, la mutation fait que quelque part aux franges d'une zone où existait tel type d'animal, à nouveau l'animal apparaît, lequel se développe. Comme il est par hasard le mieux adapté à toute une série de contextes, il va manger la pâture d'autres animaux qui, eux, vont en crever. Alors que normalement il n'y a pas de problème, ils pourraient subsister. Là c'est l'aspect d'une mutation non liée à un flux. Brusquement tu as quelque chose qui est passé au niveau de l'A.D.N. et... N'empêche que ces gens-là ne se démarquent pas forcément par rapport à une vision de bifurcation, de sauts qualitatifs. J'entendais E. dire quelque chose d'intéressant, c'est que autant tu as absolument raison de te méfier de toute forme d'approche qui voudrait tout expliquer, autant tu as raison de dire : qu'est-ce qui fait qu'une mutation apparaît ? Et c'est quoi le contexte d'une mutation ? Est-ce un flux dans un système physico-chimique ou dans un autre système ? Ou est-ce quelque chose d'autre que tu appelles, toi, changement d'univers ? Quelque chose qui ne suit pas cette mise hors de l'équilibre. Pour moi en tous cas reste importante l'idée de bifurcation et l'idée de saut qualitatif. Mais il y a un second temps : une fois qu'on a fait une nouvelle manière d'écrire la musique, ce n'est pas évident que ça va marcher ; c'est que quelque chose s'est passé là à ce moment aussi.

E. – Je crois que tu tiens quelque chose sur cette lecture. Je me rappelle que quand j'avais lu *La Nouvelle Alliance*, quelque chose m'avait beaucoup frappé et inquiété d'une certaine manière. C'est un passage qu'a particulièrement travaillé Stengers quand elle parle de l'histoire des sciences et en particulier de la philosophie et de la physique ; il y avait un concept qu'elle n'arrivait pas à dépasser, c'était celui de résonance ; ils disaient : il y a une résonance certaine entre un certain type de processus capitalistique et la découverte d'un certain type de cinétique, de problème, de mesure du temps, etc. C'est vrai que cette catégorie de résonance, c'est tout et n'importe quoi. Parce que précisément, ce que l'on n'arrive pas à repenser, c'est ce problème de la mutation d'univers.

M. – Je suis plus nuancé à ce niveau-là. Justement avant qu'on ne se réunisse, je discutais en petit groupe d'un texte d'un épistémologue américain post-batesonien qui composait une vision du monde anhistorique où le problème c'est simplement : comment on décode la réalité ? Comment est-ce qu'on peut décoder une réalité ? Pour lui, la grande différence ce n'est pas le passage d'une vision

linéaire A.B. à une vision circulaire ou systémique ; la grande différence c'est le passage du monde de la physique qu'il assimile au monde de la substance, au monde de la forme, qu'il assimile à l'information-l'organisation. Et alors il fait une sorte de petit saut très agréable où il fait comme si d'abord on pouvait différencier le monde de la physique du monde de la réalisation. Stengers nous rappelle d'ailleurs que ce n'est pas évident : partie d'un contexte physico-chimique où à un moment donné une réalisation apparaît. D'abord il relève bien que c'est une dichotomie binaire un peu simpliste mais aussi elle porte un aspect anhistorique d'une vision du monde où du moment qu'on a ponctué valablement on est tranquille. Le problème est : Où je ponctue ? Où suis-je ? Du côté de Newton ou du côté de l'information ? Elle insiste, elle, sur l'aspect historique qui est l'aspect de l'outil et de l'homme en interrogation devant un contexte spécifique. Et sur cet aspect où l'on découvre la partialité et la limite de la ponctuation qu'on en a faite dans le processus se heurtant à la situation. Et justement son article finit sur une critique d'une vision anhistorique et apolitique. Alors je dirais que la critique que tu fais est en partie juste, mais elle manque de moyens simplement, je crois que cette approche que Prigogine a développée est une approche qui n'exclue pas la possibilité d'intégrer des visions historiques, le tout c'est que tu n'as pas les moyens de le faire, simplement.

F. – La seule recommandation, exigence que j'aurais par rapport à leur type de description, c'est que tu risques de faire entrer la forme de l'extérieur dans les systèmes qui sont pris dans ce que j'appelle les coordonnées énergétiques. Mais tu as aussi l'inverse et ça je crois que c'est très important dans les systèmes évolutifs et même pour nous toujours. C'est que tu as la capture par un univers de processus ou de syntagmatique existentielle. Tu as un univers qui attire à lui – exactement comme ils disent qu'il y a à un moment un état d'équilibre qui absorbe les systèmes probabilitaires – une névrose ou un système, comme le système japonais attire à lui les formes d'art, les formes politiques, les formes de névrose qui sont en rapport avec cette transistance particulière. Donc tu as toutes les entrées : tu n'as pas seulement la forme qui va s'incarner dans la matière suivant le schéma aristotélicien traditionnel mais tu as aussi la matière qui va s'approprier une forme et l'inverse. Tu as toutes les entrées : tu as l'entrée par le territoire, l'entrée par la singularité, l'entrée par l'univers et l'entrée par les phylums actuels.

M. – Là je suis d'accord avec eux parce qu'ils ponctuent ce cas précis : une forme particulière qui en général est une forme d'agrégation par exemple comme la forme qui attire des formes probabilistes. Ce n'est pas évident du tout. Imaginons que l'on décrive l'évolution de ces amibes. Ce sont des amibes qui sont partout dans les sous-bois. Si on les prend et qu'on les fourre sur une sorte de petite boîte pleine de vaseline, sans aucune nourriture, brusquement apparaît un phénomène d'agrégation, ce sont des centres chez les amibes qui émettent de l'A.M.P. cyclique, lequel attire d'autres amibes, ce qui donne un corps multicellulaire et une tête multicellulaire dans un second temps, laquelle tête dans un autre temps redonnera des amibes. Eux vont partir de l'agrégation, voici la forme qui va attirer. Mais pourquoi ponctuer là ? On peut très bien partir d'ailleurs. Ce sont eux qui choisissent que le point de probabilité est un point d'agrégation. Là je suis d'accord avec toi, et les critiques, j'en fais aussi.

F. – Ce qui m'avait toujours naïvement frappé et l'on en faisait état très souvent avec Gilles depuis *l'Anti-Œdipe*, c'étaient les captures d'univers. Quand on capture un univers, on ne le prend pas en partie : quand l'orchidée capture l'univers de la guêpe, ou vice-versa, ce n'est pas un des éléments de cet univers, mais c'est l'ensemble des implications de cet univers et non seulement c'est fait ensemble mais ensuite il y a une mutation tierce de l'univers qui crée un nouveau champ de possibles – ce qui me paraît très naïvement la seule façon de comprendre la haute différenciation, le fini des systèmes évolutifs. Non seulement je prendrai l'ensemble de cette actualisation de l'univers, mais d'autres possibles, et il va y avoir une mutation, un saut qualitatif pur et simple, ce qui évite, en effet, tout enchaînement linéaire puisqu'on peut avoir des traversées.

Par exemple, quelqu'un est pris dans un devenir animal. Dans la vision classique, c'est une régression, un système objectal, un système pervers puisque c'est surhumain. Mais un devenir animal peut au contraire, en tant qu'il véhicule avec lui comme un escargot sa coquille un univers mutant, peut totalement transformer des éléments hautement différenciés. Quand Kafka est pris dans un devenir animal, cela ne veut pas dire qu'il régresse, mais cela veut dire qu'en particulier son écriture, son rapport au monde fait une mutation prodigieuse. Son devenir animal va lui permettre de comprendre ce que sera la bureaucratie soviétique cinquante ans après. On voit bien alors qu'il n'y a pas additivité ou causalité simple. Voilà qui condamne toute idée de stade, de régression.

E. – Je me posais la question : Est-ce qu'implicitement on n'a pas tendance à reconstruire une combinatoire qu'on peut remettre totalement derrière ?

F. – C'est exactement ce que je pense. De toutes façons, on n'a pas le choix. Alors, prenons la pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un agencement. Quand tu es devant un type paumé ou un groupe, peu importe, tu es bel et bien devant une combinatoire en acte qui implique des processus existentiels d'appropriation, de représentation, une certaine consistance. La question est de toujours savoir : Qu'est-ce que ça veut dire d'intervenir, d'interpréter soi-disant ? Cela veut dire qu'à cette combinatoire ou cette ordination (cette description, ce tableau), on va en superposer une autre. Mais la carte modifie le territoire ou alors ne le modifie pas. Si elle ne le modifie pas, c'est ce qui peut arriver de mieux parce que ça n'a aucune importance. Un psychanalyste va faire une cartographie qui n'a aucune prise sur l'agencement. Mais à partir du moment où il y a un effet, une interaction sémiotique entre la cartographie ou la combinatoire et l'agencement en question, alors c'est là que se pose le problème. Est-ce qu'il va y avoir une appropriation, une dérivation qui, loin de permettre une cartographie qui fera fonctionner les processus et fera monter la ligne hylémorphique, pourra l'effondrer complètement.

C'est en ce sens que j'interprète les névroses du sixième ou huitième mois. Si on enquêtait auprès des gens qui rentrent en psychanalyse, grosso modo tout va toujours très bien lorsque ça embraye entre 6 et 8 mois, parce qu'il y a une sorte d'exterritorialité des modes de représentation. Mais à partir du moment où ça se noue, où l'analysant entre dans l'agencement analytique, on observe fréquemment, souvent dramatiquement, une chute totale de la ligne, c'est-à-dire que vraiment l'ancien mode de repérage s'effondre et c'est une liquidation des singularités, des processus etc. C'est quelque chose que l'on observe aussi, par exemple, quand une société archaïque tombe artificiellement sous le coup d'une religion monothéiste : c'est ce qui se passe avec les sociétés animistes africaines qui se font absorber avec les musulmans ou un système capitaliste développé. On voit alors un effondrement, une clochardisation généralisée, des rapports aux rituels, à la pratique, à la relation, etc. C'est comme si quelque part, les interactions cartographiques de représentations avaient pour effet de désorganiser les noyaux d'agencement qui fonctionnaient concrètement avec des hauts, des bas, toutes sortes de fluctuations. C'est cette problématique qu'il est très important de considérer : savoir ce que cela veut dire qu'il y ait une sorte de mariage, de croisement monstrueux entre deux cartographies sous prétexte de science, de bien-être, de n'importe quoi.

O. – C'est complètement vrai pour les enfants que l'on fait entrer dans l'Éducation Spécialisée. Il y a un moment donné où l'on dit : c'est formidable, ils vont bien et tout et ils ne sortent jamais assez tôt, quoiqu'on fasse. Et à un moment, il y a concordance entre ce qui les a amenés et le fonctionnement de l'institution qui fait que ça ne colle plus, tout redégringole. Ce n'est pas simplement lié à la psychanalyse.

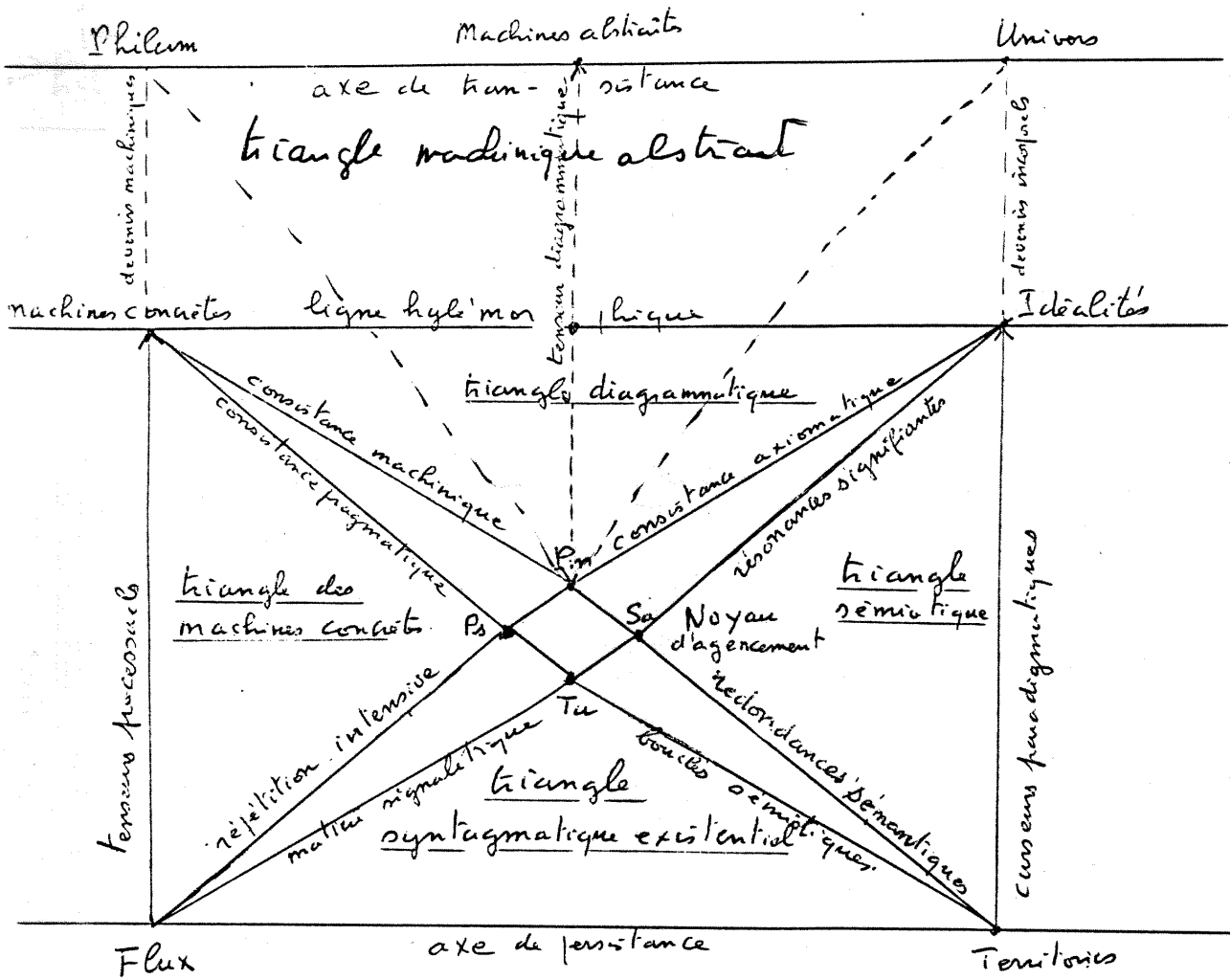
F. – C'est vrai notamment des couples, il y aurait des lois. Il y a des histoires formidables, des coups de foudre, etc., et puis à un moment, notamment quand c'est ce triangle d'appropriation existentiel-

le, le narcissisme, tout ce que vous voulez qui se trouve en prise, alors là ça devient ce que vous savez tous et toutes.

Alors dans ces histoires de cartographies, c'est comme un leitmotiv, le garant ce n'est pas seulement ce que j'ai trop tendance à dire intérieurement : c'est quand ça marche ou quand ça ne marche pas. Oui c'est vrai, c'est un des éléments, mais c'est aussi le fait de voir apparaître des composantes totalement irréductibles, le fameux « roc » dont parlait Freud à la fin de sa vie, vraiment rien à faire, rien à dire, rien à bouger, le roc de la castration et tous ces machins-là. Et puis c'est aussi de voir qu'il y a un pur effet de prolifération, de travail, qui quelque part amène par devers soi des éléments indépendamment de tout transfert qui peuvent jouer dans un registre ou dans un autre ; et puis c'est aussi alors cette sorte d'objectivité abstraite, cette sorte de chose qui se joue au niveau des univers machiniques abstraits, c'est-à-dire qu'il y a des systèmes mutationnels qui apparaissent en dehors des systèmes processuels, que ça marche ou que ça ne marche pas, que ça interprète ou que ça n'interprète pas, que ça s'existentialise ou pas : il y a des systèmes mutationnels qui traversent complètement les agencements dans un sens ou dans un autre. C'est donc cela l'appréciation d'une cartographie, c'est l'appréciation de savoir : Qu'est-ce qu'on fait quand on parle avec un psychotique, avec un môme, ou avec son comparse, son compagnon ou sa compagne, qu'est ce qu'on fait ? Est-on seulement dans ce registre des repérages systémiques attestables, est-on seulement dans des systèmes identificatoires qui risquent de s'effondrer, un seul système binaire existentiel qui fait que l'on ne sait plus qui existe, ou ni quoi ni comment avec un effondrement d'autres systèmes de consistance qui doivent être pris en considération.

Les ethnologues le disent cela, avec un sentiment de manier des choses mortelles, des destins mortels ; des ethnologues ont dit souvent : on sait par avance que quelques soient nos bonnes intentions, nos méthodologies, nos précautions, de toutes façons on tue la société à laquelle on est connecté, c'est irréversible. On ne les tue pas forcément parce qu'on porte des maladies avec nous et des médicaments, on tue parce qu'il y a une interaction cartographique qui va faire exploser l'agencement.

A. – C'est le problème général de la recherche en sciences sociales, c'est-à-dire qu'il n'y a production de connaissance que sur ce qui est en train de cesser d'exister.



Tu = traits unaires
 Ps = points-origines
 Sa = signifiant
 Pm = propositions machiniques.

plan de consistence

Phylum

Univers

axe de transistance

Ma

Ma

ligne d'actualisation hylémorphique

Idealité

de territorialisation

axe de persistance

Flux

Territoires

Domaine des consistances
énergétiques

Domaine des
consistances in corporelles